

# GABIN.

L'exemple vient de haut. Avec "La Belle ensorceleuse" inscrite au programme du festival de Biarritz et consacrée par le "Cinéma d'Essai", dont on sait le statut, René Clair proposait une critique de cinéma par le film : le mythe de Marlène, analysé, démonté minutieusement, et pulvérisé avec la complicité, peut-être involontaire, de l'actrice elle-même. "J'ai l'impression, disait-elle après le tournage, qu'il s'est moqué de moi". Nous aussi.

De Mme Diétrich à Mr J. Gabin la transition s'imposait. Les cinéastes français, à court de sujets paraît-il, et dont la production 49-50 s'avère d'une affligeante médiocrité, peuvent s'abriter derrière la nécessité de clore de grandes séries, de débarrasser les cinémathèques, ces greniers de notre génération, de souvenirs par trop lancinants.

En effet, comme Marlène Dietrich dès le générique et par son seul nom, explique tous les sous-entendus au spectateur le moins averti, Jean Gabin, "le-mauvais-garçon-au-grand-coeur", existe indépendamment de tout scénario, préalablement à tout découpage. Sa présence est celle-là même d'un personnage balzacien. Quand il apparaît, comme lorsqu'un chapitre fait renouer connaissance avec Rastignac ou Vautrin, point n'est besoin de préciser d'où il vient, quel est son passé, ou ce qu'il représente. Ces données sont indélébiles en l'esprit de chaque spectateur. Dans la série des films "réalistes", d'avant-guerre, par lesquels certains réalisateurs avaient l'intention de brasser une fresque rapide de la société française, Jean Gabin est le seul acteur qui soit parvenu à retrouver, par la puissance et la vérité de son jeu, cette "permanence" d'un protagoniste de la "Comédie humaine".



Cependant, il en est peu, de ces incarnations, qui ne lui soient fatales. La dernière image d'un film qu'il interprète est souvent composée autour de son cadavre. Mais quelle importance ? ou plutôt quelle leçon ! Le "type Gabin", le fuyard, déserteur, qui a toujours tué quelqu'un ou ravagé quelque chose, avant de déambuler dans ces rues luisantes où le suivent Carné, Renoir ou Duvivier, n'est pas seulement le portrait composite d'un personnage, à telle époque, mais aussi, et bien plutôt, le portefaix d'une humanité condamnable, et condamnée. De la "Comédie humaine" à la condition humaine, tel est le travelling parcouru par ce déclassé, toujours relégué, toujours revenu, toujours reconnu. Il a beau se faire justice à l'aube, tournoyer mortellement sous les balles d'une jeune gouape, il se relèvera bientôt, non pour saluer - au Cinéma on respecte la vérité - mais pour recommencer, inlassablement.

Quel besoin de le revoir déjà ? Le plus grand, semble-t-il, mais il faut s'expliquer.

D'abord, cette figure connue n'intrigue personne; un frisson agréable renforce cette sympathie première: il a tué, peut-être tuera-t-il, mais il n'est pas méchant : la compagnie d'un assassin, ma propre sécurité étant assurée, ne laisse pas de m'émouvoir. Mais surtout, si Jean Gabin n'existait pas, il faudrait se hâter de l'inventer, car il demeure le meilleur alibi pour tout un chacun.

Le rituel l'exige : samedi soir, l'ouvrier va voir mourir Gabin. Sa petite amie, blottie au creux de son épaule, pleurniche en toute sincérité. Outre qu'il sera peut-être délicieux de la consoler tout à l'heure, sa présence et son chagrin ne sont-ils pas les meilleures garanties ? Elle aussi, a reconnu Gabin; elle l'aime bien, Gabin, et ne voudrait pas que tout soit fini. Mais elle devine, et la promenade nocturne après la séance confirmera ces pressentiments, que tout doit finir côté Gabin, pour que tout commence côté cour, amour et peut-être bonheur.

Car Jean Gabin vient d'attirer sur lui toutes les malchances, les "guignes", les hostilités que la chienne de vie et la canaillerie des GENS peuvent susciter. Il exorcise de ce fait chaque spectateur, qui se sent tout heureux de n'être pas malaxé dans le même "pétrin". Il fallait que revint Gabin pour endosser tous les maléfices, rendre visibles et vivants les personnages de nos cauchemars, ou cette image de notre déchéance qui ne nous quitte pas, elle non plus, en même temps pour nous délivrer de ces appréhensions. Il fallait que Gabin succombât pour que soient satisfaites les puissances du mal, le diable de Prévert ou la cruauté des Autres, et qu'ainsi le coup soit détourné. Lorsqu'il reparait, nous le reconnaissons, puisque nous n'avons pas changé.

Incitation au meurtre, la projection d'un film de Gabin ? Allons donc ! Purge indispensable, tout au contraire, exutoire commode qui permet la décharge sur ce héros fictif du "potentiel d'agressivité". Vous aviez envie, vous aussi, d'abattre M. Simon ou J. Berry ? C'est fait, n'en parlons plus. Le crime ne paie pas, mais se paie cher, et de toutes façons, mieux vaut assassiner par procuration : le soulagement est le même, et se levera, dimanche, un lendemain qui danse, sifflotte et baguenaude.

On mesure donc le danger que fait courir (après l'essai de détruire le mythe Marlène, qui dérivait d'autres instincts, résolvait d'autres complexes), la tentative de saper notre mythologie gabinienne. Dans "Au delà des grilles", l'acteur se penche sur son passé cinématographique, réfléchit longuement, revit ses aventures passées, en reflet sur un visage ridé, et conclut, sans rancune : "C'est fini; on n'y serait pas arrivé". A quoi, je vous le demande ? Et le destin de Gabin n'est-il pas d'échouer au port ? Mais non pas à la mairie du port ! Au lieu de cette image admirable du paquebot quittant le bassin du Havre, voilà que Carné lui aussi, lui-même, n'a d'objectif que pour une Hotchkiss,

une brasserie centrale, un cinéma où Gabin pourra revoir ses films, faire un nouvel examen de conscience qui conclura également au reniement du vieux mythe, par un autre biais. Gabin se laisse faire, par la police, ou par une "môme" ! Gabin se rend dans les deux cas, fournit les menottes et le trousseau.

Les Cinéastes d'aujourd'hui l'ont bien compris: J. Gabin n'est plus capable de délivrer qui que ce soit des angoisses que secrète un monde atomique. Chacun doit assumer ses responsabilités, il n'est plus de condamné, plus d'alibi. Mais le témoignage demeure du prodigieux destin d'un homme en qui chacun s'identifiait pour se refuser, et dont la présence, en donnant au cinéma d'avant 39 son unité puissante, le charge à nos yeux d'une éminente dignité tragique. L'échec de Gabin n'est-il pas celui de tout un monde ?

J.R. BALLAND

Imprimerie :

A. MATHEY - 246, rue Saint-Jacques

Rédacteur en Chef :

G. JACOB, 23, rue Raynouard

Directeur-Gérant :

M. FLACON, 45, rue d'Ulm